



HAL
open science

Guerre et paix au jardin

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. Guerre et paix au jardin. Les Carnets du paysage, 2018, Paysages en commun, 33, p. 206-217. halshs-04186990

HAL Id: halshs-04186990

<https://shs.hal.science/halshs-04186990>

Submitted on 1 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



HERVÉ BRUNON

Guerre et paix au jardin

“J’ai aussi un jardin dans lequel je me promène au moins une fois par jour, quand il ne pleut pas à torrents, pour respirer l’air, écouter chanter les oiseaux, entendre murmurer l’eau et admirer les arbres et les fleurs. J’en viens à me demander si le plus grand bienfait de l’art ne serait pas de nous faire sentir et comprendre la valeur artistique des œuvres de la nature. Ainsi, en me promenant dans mon jardin et en regardant les arbustes, les arbres et les fleurs, je découvre, tantôt une courbe exquise, tantôt la vitalité des jeunes pousses, la force d’éclosion des bourgeons et la variété infinie des couleurs dont aucun objet façonné ne saurait approcher¹.” Comme l’illustre ce beau passage de l’autobiographie de l’historien de l’art Bernard Berenson, le jardin rassemble des êtres sur un registre apparemment harmonieux et pacifique, placé ici sous le signe de la contemplation.

Cependant, d’autres œuvres nous rappellent qu’il y a aussi de la violence dans les jardins. “Douce nuit” (1966), une nouvelle de Dino Buzzati, met en scène “la kermesse de la mort” et les affrontements qui se déchainent entre animaux. Un couple vient d’arriver de la ville dans une maison de campagne. L’homme admire la quiétude du lieu de son enfance, mais la femme ressent une sorte d’angoisse et n’arrive pas à dormir. Dehors, en total contraste avec l’apparence sereine du jardin éclairé par la lune, la fureur sanglante de la prédation éclate dans tous les recoins :

“À ce moment précis, à l’extrémité sud-est du jardin, dans l’ombre projetée par les charmes, le couvercle d’une trappe dissimulée dans l’herbe commença à se

Hervé Brunon est historien des jardins et du paysage, directeur de recherche au CNRS (Centre André Chastel, Paris). Parmi ses derniers livres : *De la peinture au jardin* (codirection avec Denis Ribouillault, Olschki, Florence, 2016).

PAGE PRÉCÉDENTE
Maria Sybilla Merian (1647-1717), *Grue du Canada*, aquarelle gouachée, dessin provenant de l’album *Merian’s drawings of Surinam insects & amphibians*, vers 1703-1707, 49,3 x 28,7 cm, Londres, The British Museum, inv. SL, 5275.81.

1. Bernard Berenson, *Esquisse pour un portrait de soi-même* (1949), trad. Juliette Charles-Du Bos, Albin Michel, Paris, 1955, p. 203.

2. Dino Buzzati, "Douce nuit", *Le K* (1966), trad. Jacqueline Remillet, Le Livre de Poche, Paris, 1978, p. 164.

3. Selon l'expression de H. Walter Lack, "What Is a Garden ? Thoughts of a Botanist", dans Sabine Schulze (dir.), *The Painter's Garden : Design, Inspiration, Delight*, Hatje Cantz, Ostfildern, 2006, p. 60-69.

4. Sur ces appellations, voir notamment Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique* (1991), La Découverte, Paris, 1997 ; Philippe Descola, *Par-delà nature et culture* (2005), Gallimard, Paris, 2015 ; Sophie Houdart et Olivier Thiery (dir.), *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, La Découverte, Paris, 2011 ; Bruno Latour, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, Paris, 2015, p. 79 (sur les limites de la distinction entre humains et non-humains) ; Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain* (2013), trad. Grégory Delaplace, préface de Philippe Descola, Zones sensibles, Bruxelles, 2017 (voir le compte rendu dans le présent numéro), ainsi que Bruno Latour et Frédérique Ait-Touati (dir.), *Animer le paysage. Sur la piste des vivants*, exposition au musée de la Chasse et de la Nature, 2017.

5. Voir les analyses épistémologiques de Pierre Charbonnier, *La Fin d'un grand partage. Nature et société de Durkheim à Descola*, CNRS éditions, Paris, 2015.

6. Sur les types d'interactions biotiques, voir la synthèse de François Ramade, *Dictionnaire encyclopédique des sciences de la nature et de la biodiversité*, Dunod, Paris, 2008, p. 307-308.

7. Je reprends la formule de Serge Bahuchet, *Les Jardiniers de la nature*, préf. Gilles Bœuf, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 159.

soulever doucement [...]. D'un bond, un être trapu et noirâtre en déboucha, et se mit à courir frénétiquement en zigzag.

Suspendu à une tige un bébé sauterelle reposait, heureux, son tendre abdomen vert palpait gracieusement au rythme de sa respiration. Les crochets de l'araignée noire se plongèrent avec rage dans le thorax, et le déchirèrent. [...]

Mais tout, dans le jardin, était poésie et calme divin².

Dans *L'Enfant et les Sortilèges* de Maurice Ravel (1925), fantaisie lyrique sur un livret de Colette, les arbres du jardin se plaignent des blessures qu'on leur a infligées, la libellule cherche éperdument sa compagne épinglée sur un mur et la chauve-souris gémit sur le sort de ses petits. Ces visions bien plus dramatiques renvoient aux combats auxquels se livrent les différents habitants des jardins.

Ceux-ci se présentent comme des éco-anthroposystèmes, des "habitats artificiels"³ dans lesquels coexistent, selon les termes en vogue dans les sciences humaines et sociales, des "humains" – jardiniers, promeneurs, etc. – et des "non-humains" – éléments végétaux, animaux, minéraux, artefacts, eau sous toutes ses formes – doués d'une certaine puissance d'agir, des "sois" comme l'anthropologue Eduardo Kohn les nomme quand ils sont vivants, ou encore des "animés" suivant Bruno Latour et certains de ses disciples⁴. Désignations qui visent entre autres à éviter le mot de "nature", dans le souci de dépasser son dualisme avec les notions de "société" et de "culture"⁵, et à réexaminer les relations entre les hommes et tous les autres acteurs sur la scène du monde. Mais la coexistence de l'ensemble de ces êtres dans le jardin donne aussi lieu à des formes de lutte entre les organismes – compétition dans l'accès aux ressources, prédation, parasitisme, etc.⁶ –, avec lesquelles le jardinier doit composer, lui-même introduisant, dans une "quête permanente de nouveauté"⁷ et de diversité, certaines espèces et variétés – les végétaux qu'il sème ou plante, les animaux qu'il élève –, et tâchant d'en éliminer d'autres. Si tout jardin constitue ainsi une sorte de microcosme tissé de rapports de force, comment les interactions entre ses habitants produisent-elles un "monde commun" ? Quels sont les modes de *cohabitation* qui y opèrent ? De cette question très vaste, je n'aborderai que quelques aspects, touchant aux actions du jardinier sur la communauté des vivants qui occupent le lieu placé sous sa responsabilité.

Cette idée de cohabitation entre humains et non-humains dans les jardins a été mise en avant depuis une quinzaine d'années par différents géographes inspirés par la théorie sociologique de l'acteur-réseau. Certains soulignent les relations de

coopération et de négociation qui s'établissent entre les personnes et les plantes, alors que d'autres insistent sur celles de conflit, par exemple à l'œuvre dans le processus du désherbage, avançant l'hypothèse selon laquelle le jardinage pourrait être compris à travers la métaphore de la conversation⁸. C'est sur ces dernières que je voudrais insister, afin de montrer que le jardin, contrairement à l'imaginaire édénique auquel il se voit volontiers rattaché, a longtemps répondu à des dynamiques de discrimination, avant de donner lieu durant la période récente à une réflexion sur l'interdépendance entre les êtres vivants qui s'y trouvent associés et à une modification des pratiques jardinières.

DES EMBARRAS DU DÉSHERBAGE

Le jardinage peut être vu comme une sorte de "pilotage" de processus naturels, une série d'opérations qui visent à favoriser tel ou tel végétal dans la compétition interspécifique⁸. Les soins ainsi procurés relèvent de la "protection" au sens où la définit Philippe Descola au sein des six différents modes de relation, schèmes intégrateurs qui orientent l'action pratique, la protection devenant dominante "lorsqu'un ensemble de plantes et d'animaux est perçu tout à la fois comme tributaire des humains pour sa reproduction, son alimentation et sa survie et comme si étroitement lié à eux qu'il en devient une composante acceptée et authentique du collectif"¹⁰. Mais parmi toutes les plantes qui peuplent un jardin, certaines, poussant là où elles ne devraient pas aux yeux du jardinier, ne sont pas les bienvenues et généralement qualifiées de "mauvaises herbes" – même s'il s'agit de ligneux – ou plus savamment, par un terme emprunté à la philosophie au XVIII^e siècle, d'"adventices"¹¹. Toute une branche de l'agronomie leur est consacrée depuis le XIX^e siècle, la malherbologie¹².

Plusieurs textes littéraires abordent sous un angle à la fois ironique et éthique l'opération du désherbage. Henry David Thoreau évoque longuement l'entretien de son champ de haricots dans un chapitre de *Walden* (1854), le livre rédigé à partir du journal qu'il avait tenu durant deux années lors d'une expérience de vie érémitique et autarcique sur les rives d'un lac, parmi les bois de la Nouvelle-Angleterre¹³. Soulignant les liens tissés avec les plantes – "J'en vins à aimer mes rangs, mes haricots" –, cette réflexion sur le travail du jardinier prend en considération les embarras qu'il entraîne.

8. Voir respectivement Russell Hitchings, "People, Plants and Performance : On Actor Network Theory and the Material Pleasures of the Private Garden", *Social and Cultural Geography*, vol. IV, n° 1, 2003, p. 99-112, et Emma R. Power, "Human-Nature Relations in Suburban Gardens", *Australian Geographer*, vol. XXXVI, n° 1, 2005, p. 39-53.

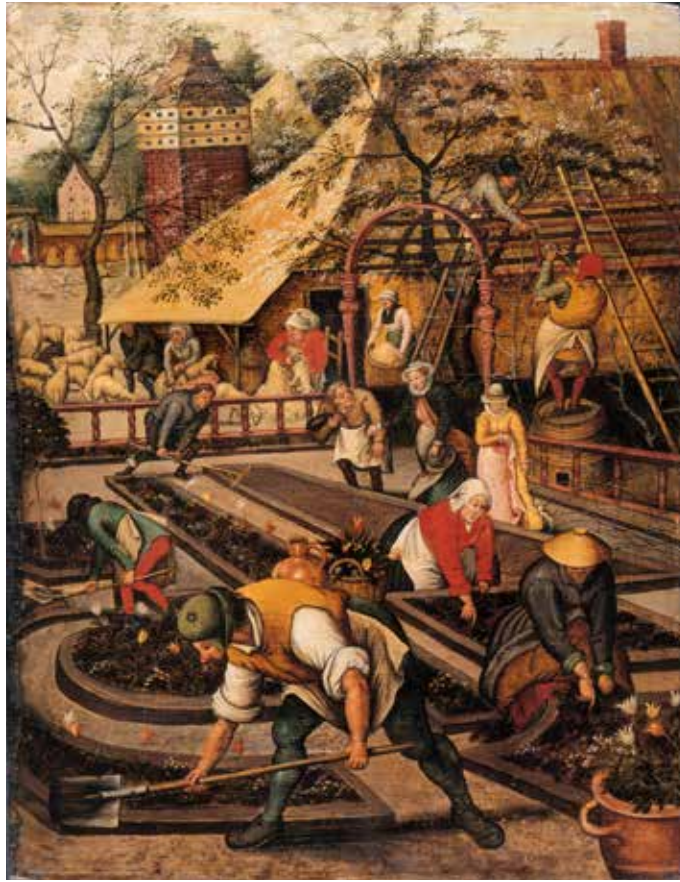
9. Voir les suggestions de Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, La Découverte, Paris, 2015, p. 81 et 178. Cette idée de "pilotage" provient notamment de Patrick Blandin, *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*, Versailles, Quae, 2009, et antérieurement de Jean-Claude Lefeuvre, "De la protection de la nature à la gestion du patrimoine naturel", dans Henry-Pierre Jeudy (dir.), *Patrimoines en folie*, Éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1990, p. 29-75.

10. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 556.

11. Sur la manière dont les jardiniers qualifient certaines plantes de "mauvaises herbes", voir l'enquête sociologique sur des jardins de Nouvelle-Zélande fournie par Brendan J. Doody, Harvey C. Perkins, Jon J. Sullivan, Colin D. Meurk et Glenn H. Stewart, "Performing Weeds : Gardening, Plant Agencies and Urban Plant Conservation", *Geoforum*, n° 56, 2014, p. 124-136.

12. Sur l'état de cette discipline, voir Anne Légère, "La malherbologie au cœur des enjeux du XXI^e siècle", *Phytoprotection*, 90, 2009, p. 5-11.

13. Sur ce chapitre, voir notamment David M. Robinson « « Unchronicled Nations » : Agrarian Purpose and Thoreau's Ecological Knowing", *Nineteenth-Century Literature*, vol. XLVIII, n° 3, 1993, p. 326-340.



Pieter Bruegel le Jeune, dit Bruegel d'Enfer (1564/1565-1638), *Allégorie du Printemps (fragment)*, début du XVII^e siècle, huile sur bois, 43,8 x 34,5 cm, Lille, Palais des Beaux-Arts, inv. P.848. Au premier plan à droite, deux jardinières s'emploient au désherbage des compartiments du parterre.

14. Henry David Thoreau, *Walden* (1854), trad. Brice Matthieussent, *Le mot et le reste*, Paris, 2010, p. 161-167.

“Désherber, mettre du terreau autour des tiges de haricot, encourager cette plante que j'avais semée, inciter le sol jaune à exprimer ses pensées estivales sous forme de feuilles et de fleurs de haricot plutôt qu'en armoise, chiendent et millet, contraindre la terre à dire haricot et non herbes folles – tel était mon travail quotidien.”

Singulière expérience, poursuit-il, «que ce commerce [*acquaintance*] prolongé entretenu avec les haricots». Mais la relation avec les autres plantes n'a rien de pacifique et alimente ses scrupules. Le registre, de lyrique, se fait alors épique :

“Pensez au rapport intime et curieux qu'on a avec diverses sortes d'herbes – leur liste sera un peu lassante, car le travail ne le fut pas qu'un peu –, troubler d'une main impitoyable leur délicats arrangements, procéder avec le sarcloir à des distinctions très blessantes, anéantir des rangées entières de telle espèce pour en cultiver telle autre avec zèle. Voici l'ambrosie, voici l'amarante réfléchie, voici l'oseille, voici le chiendent

– attaque-la, coupe-la, mets-lui les racines en l'air, ne lui laisse pas une seule radicelle à l'ombre, sinon elle se retournera sur le côté et après-demain elle sera verte comme un poireau. Une longue guerre, non pas contre les grues, mais contre les herbes, ces Troyens qui avaient pour alliés le soleil, la pluie et les rosées. Tous les jours, les haricots me voyaient voler à leur secours, armé d'un sarcloir, et décimer les rangs de leurs ennemis, remplir les tranchées de morts végétaux. Plus d'un vigoureux Hector au panache ondulant, qui dépassait d'une bonne tête la foule de ses compagnons, tomba sous mon arme et mordit la poussière.”

La méditation parodique de Thoreau – dans laquelle l'opposant à l'esclavagisme emploie la métaphore du combat acharné du conquérant contre la population locale, de l'impitoyable colonisation par l'envahisseur – aboutit à un très sérieux problème moral : “De quel droit ai-je chassé l'herbe de la Saint-Jean et les autres, pour ainsi défricher leur antique jardin d'herbes aromatiques¹⁴ ?” L'amour et

l'impétuosité s'entremêlent dans le rapport compliqué du jardinier avec les plantes et avec la terre, que devrait régler un certain sens de la justice.

De même Palomar, le contemplatif héros d'Italo Calvino, s'interroge-t-il lorsqu'il procède au désherbage du “pré infini” :

“Les mauvaises herbes sont entremêlées aux bonnes de manière si drue qu'on ne peut enfoncer les mains au milieu et tirer. On dirait qu'une entente complice s'est créée entre les herbes de semis et les sauvages, un relâchement des barrières imposées par les disparités de naissance, une tolérance résignée à la dégradation. Certaines herbes sauvages n'ont point en elles-mêmes un air maléfique ou insidieux. Pourquoi ne pas les admettre au nombre de celles qui appartiennent de plein droit au pré, et les intégrer à la communauté des herbes cultivées¹⁵ ?”

Certes, l'idée même de “mauvaise herbe” s'est vue beaucoup remise en cause depuis quelques années en fonction des intérêts pour la biodiversité et l'émergence de modes de jardinage écologique. Ainsi en Suisse, le changement d'attitude suit l'ordonnance fédérale de 2005 procédant à l'interdiction des herbicides ; la catégorie évolue, laissant place aux appellations de végétation “spontanée”, positive, ou “indésirable”, négative, selon l'espace où se trouvent les plantes qui les rend souhaitables ou non¹⁶. Mais même Gilles Clément, qui a entrepris de faire “l'éloge des vagabondes” en racontant l'histoire des plantes exogènes jugées envahissantes, telles que la grande berce du Caucase ou la renouée du Japon¹⁷, et d'inciter à cesser la guerre menée contre elles, reconnaît que “dans l'acte de jardiner, il peut bien sûr y avoir de la violence. Les gunneras par exemple se développent trop, j'en ai trop, je les donne, il faut enlever les souches qui sont énormes, on scie, on coupe, on creuse à la bêche... On peut recourir à des actes traumatisants¹⁸.” Et pour le paysagiste Pascal Cribier, le jardinier “violente inévitablement la nature : on perturbe, on supprime même, sans s'en apercevoir, un écosystème déjà en place ou en train de reconquérir un nouvel équilibre¹⁹”.

COMBATTRE LES RAVAGEURS

L'autre principale situation “conflictuelle” que rencontre le jardinier, c'est celle qui concerne l'élimination des animaux ravageurs. Certains traités de jardinage de l'époque classique utilisent à ce sujet un vocabulaire militaire. Olivier de Serres note à propos de la culture des melons : “Par tous les moyens que le jardinier pourra

15. Italo Calvino, *Palomar* (1983), trad. Jean-Paul Manganaro, Le Seuil, Paris, 1985, p. 35-36.

16. Voir Marion Ernwein, *Jardiner la ville néolibérale. La fabrique urbaine de la nature*, thèse de doctorat en géographie de l'université de Genève, 2015, p. 406 sq. Je remercie Bernadette Lizet de m'avoir communiqué cette référence.

17. Voir Gilles Clément, *Éloge des vagabondes : herbes, arbres et fleurs à la conquête du monde*, NiL, Paris, 2002, en particulier p. 11 : “Déclarer ennemis, pestes, menaces, les êtres osant franchir ces limites. Instruire un procès, définir un protocole d'action : partir en guerre.”

18. Gilles Clément, “Les jardins de Gilles Clément”, dans Gilles Clément, Michael Lonsdale, Jean-Marie Pelt, Patrick Scheyer, *Des jardins et des hommes*, Bayard, Montrouge, 2016, p. 11-43 (p. 31).

19. Pascal Cribier, “Avant-propos”, dans Laurent Le Bon (dir.), *Itinéraires d'un jardinier*, Xavier Barral, Paris, 2009, p. 7-9 (p. 9).

RECONNAISSANCE DE BÊTES

Hier midi, je me régalaï par avance des Montmorency à peine rosies que je m'apprêtais, un peu averti, à cueillir le plus tôt possible, mais quand même pas vertes. Et ce soir, rentrant de débroussailler, je constate que les merles, dont nous enchantent les concerts matutinaux, ne nous ont laissé que des noyaux bien nettoyés, pendus à des queues d'ex-futures cerises mûres. Les vraies vertes, ils les dédaignent autant que nous. Je tairai les insultes dont j'ai abreuvé leurs moqueries vespérales.

Hier soir, je sortais d'une patiente cueillette de fraises des bois, étourdi en m'étirant par le ballet

des hirondelles querelleuses et l'ascension infinie des martinets. Ébahi par ces bêtes, des hirondelles aux baleines, qui vivent d'avalier de si petites proies dans des espaces si vastes. La nuit était encore loin. Je vois pourtant un rat, un gros monseigneur, se risquer, assez tranquille somme toute, à traverser le petit mètre qui sépare, à deux pas de la maison, les framboisiers du sous-bois du pin mugo. M'apercevant, il se replie sous les framboisiers puis, comme je m'étais assis pour l'épier, il traverse tout de go, sans plus de crainte. Pourquoi ai-je alors quéri un gourdin ? En pure perte, d'ailleurs : le gaspard est aussi malin que furtif. Mon comportement eût été tout autre vis-à-vis d'un hérisson, hôte pareillement régulier de notre jardin, y compris de jour.

excogiter, fera la *guerre* aux rats, souris, fourmis, vermisseaux, limaçons, et autres *ennemis*, y veillant continuellement, de peur que par faute de bonne *sentinelle*, il ne mésavienne en ce négoce²⁰. Pour Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, "les maladies des arbres proviennent ou du fond naturel de la terre, ou de leur propre défaut et mauvaise construction, ou bien de la *guerre* que leur font les animaux, insectes et vermines, qu'on peut appeler véritablement les *ennemis* jurés d'un jardin". En d'autres termes, les animaux hostiles aux plantes sont hostiles au jardinier. Il y a encore, ajoute Dezallier d'Argenville, "d'autres insectes qui *attaquent* les arbres fruitiers, les fleurs, et les légumes, comme sont les punaises, les perce-oreilles, [...] araignées, pucerons, guêpes". Les lapins détruisent entièrement un jardin lorsqu'ils peuvent y pénétrer. Les taupes "sont les animaux qui ravagent le plus un jardin ; car non seulement elles nuisent fort aux jeunes plants, en soulevant la terre, et mettant leurs racines à jour, mais encore par leurs traînasses, elles gâtent les allées et les tapis de gazon". Les chenilles doivent être détruites en hiver en coupant puis en brûlant les feuilles "où elles s'attachent par paquets²¹".

Dans le cas des jardins de Versailles, les ouvriers qui les ramassaient étaient payés au nombre de poche remplies et aux journées passées à les supprimer ; la famille

20. Olivier de Serres, *Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* (1600), Actes Sud, Arles, 1996, p. 790 (je souligne).

21. Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Théorie et la Pratique du jardinage*, Jean Mariette, Paris, 1709, p. 162-165 (je souligne).

Cette année, notre pré est plein de scabieuses, clairement à l'entour des taupinières. Peu enclin au piégeage, je les y avais semées voici plusieurs années. Je maudis pourtant ces édicules, à chaque tonte et fauchage, quand je ne les ai pas étalés à temps (ou quand les campagnols ont remis ça, à l'appel du printemps). Car ils sont aussi, indéniablement, le nid des ronces bleues et des aigremaines. Et les agresseurs patentés de mes lames et carters. Ici, les fousseurs sortent aussi des silex.

Un Prévert aurait ajouté l'épithète au rouge-gorge pris dans un piège, victime de la guerre aux rats parce que je ne savais plus pourquoi le réveil sonnait. L'envol bruyant de la chevêche qui m'invective quand je rentre tard : j'ai encore oublié

de graisser la porte du garage, sous son affût. La pie qui finit bruyamment le pâté des chats. Les abeilles solitaires dont je fus si fier, jusqu'à découvrir, par éboulement, leur consciencieux minage, ruinant chaque hiver un peu plus la falaise de limon crayeux. L'orvet que j'ai coupé en deux au sécateur, croyant reconnaître une vipère, j'en cauchemarde encore. La jeune chauve-souris bêtement tuée par un chat qui n'a plus une dent. Les chenilles qui, au mépris des prédictions jardinières, n'ont jamais été aussi goinfres qu'après cet hiver au froid enfin de nouveau intense. On n'en finirait pas de dire ce que le jardin et le jardinier doivent aux bêtes.

Marc Rumelhart, 6 juin 2017

Liard avait la charge d'éliminer les taupes, qui proliféraient – 1860 individus attrapés durant l'année 1664, plus de 10 000 en 1690 – au fur et à mesure de l'agrandissement des jardins²². À l'échelle du grand parc, destiné à la chasse, la destruction des espèces nuisibles – pies qui endommagent les arbres, lapins qui détruisent les récoltes – va de pair avec la conservation du gibier²³, qui fera lui-même l'objet de captures. Les livres d'horticulture comportent souvent un calendrier d'actions à mener pour protéger les cultures, tel celui dressé par l'agronome anglais John Worlidge en 1688 :

"Janvier : installez des pièges pour détruire les animaux nuisibles. Février : ramassez tous les escargots que vous pourrez trouver, et détruisez les grenouilles et leur frai. Mars : le moment de l'année où détruire les taupes. Avril : ramassez les vers et les escargots. Mai : tuez le lierre. Juin : détruisez les fourmis. Juillet : tuez les guêpes, les mouches²⁴."

Envisagé sous cet angle, le jardin apparaît moins comme un paradis qu'un véritable champ de bataille... On retrouve des prescriptions analogues en Chine. Dans son traité datant de la même époque, le lettré Chen Haozi considère, parmi les dix-huit opérations principales qui se présentent dans la culture jardinière, les "soins à prendre contre les vers, insectes, etc.", car, explique-t-il, "les insectes nuisibles

22. Voir Dominique Garrigues, *Jardins et jardiniers de Versailles au Grand Siècle*, Champ Vallon, Seyssel, 2001, p. 104-105.

23. Voir Grégory Quenet, *Versailles, une histoire naturelle*, La Découverte, Paris, 2015, p. 109 sq.

24. Cité par Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, 1500-1800* (1983), trad. Catherine Malamoud, Gallimard, Paris, 1985, p. 357. Voir John Worlidge, *Systema Horti-culturae : Or, The Art of Gardening. In Three Books* (1^{re} éd. 1669), Londres, 1700, p. 248 sq. (le calendrier diffère légèrement de celui de l'édition citée par Thomas, que je n'ai pas pu consulter).



Appareil avec moteur à grande puissance, employé pour traiter à l'arséniate de plomb les arbres le long des routes. Le dispositif à balancier surmontant le toit de la voiture, permet d'éviter l'emploi des longs tuyaux (d'après Rogers et Burgen), Paris, Muséum national d'histoire naturelle, bibliothèque centrale, inv. 9950. Tout un arsenal d'outils a été mis au point pour la lutte contre les ravageurs.

25. Chen Haozi, *Miroir des fleurs. Guide pratique du jardinier amateur en Chine au XVII^e siècle*, trad. J. Halphne, éd. Georges Métailié, Actes Sud, Arles, 2006, p. 127-128. La préface de la première édition est datée de 1688.

26. Sur l'histoire des pesticides, voir la synthèse de Raoul Calvet et al., *Les Pesticides dans le sol. Conséquences agronomiques et environnementales*, France Agricole, Paris, 2005, p. 22-25.

27. Karel Capek, *L'Année du jardinier* (1929), trad. Joseph Gagnaire, 10-18, Paris, 2000, p. 79.

sont nombreux, les arbres souffrent des vers du bois, les feuilles des pucerons, les fruits des asticots, les légumes des sauterelles, les céréales des chenilles, des vers et des charançons". L'auteur donne à ce sujet diverses recettes. "Si les pêchers sont attaqués par les vers, faire bouillir une tête de cochon, et lorsque le cochon sera refroidi, on en aspergera l'arbre²⁵."

Aux méthodes manuelles s'adjoint l'emploi de substances chimiques. L'arsenic était déjà recommandé comme insecticide par Pline l'Ancien, mais c'est surtout au cours des XIX^e et XX^e siècles que se développe l'usage de pesticides selon les progrès de la chimie minérale et organique, catalysés par les deux grands conflits mondiaux²⁶ – les guerres jardinières se sophistiquent en fonction des guerres humaines. On recourt alors à des insecticides d'origine naturelle, comme la pyrèthrine extraite de fleurs séchées

de pyrèthres et de chrysanthèmes (1924), et synthétique, dont les composés organochlorés. En 1929, l'écrivain tchèque Karel Capek fait allusion à ces armes anciennes ou nouvelles :

"Mais puisque j'ai parlé des pucerons, je dois ajouter que c'est précisément en juin qu'il faut les détruire. Il existe à cet effet toutes sortes de poudres, de préparations, de teintures, d'extraits, de décoctions et de drogues nauséabondes : arsenic, tabac et autres poisons, que le jardinier essaie l'un après l'autre, dès qu'il s'aperçoit que, sur ses rosiers, se multiplient d'une façon inquiétante des pucerons verts bien dodus²⁷."

De la même manière, l'utilisation des herbicides, commencée à la fin du XIX^e siècle, se généralise ; mis sur le marché en 1974, le fameux glyphosate, si controversé aujourd'hui, devient le désherbant non sélectif le plus largement utilisé.

DES ENNEMIS AUX AMIS DU JARDINIER

Toutefois, d'autres démarches vont apparaître, notamment le principe de la lutte biologique – remontant à la fin du XIX^e siècle –, qui voit dans certains organismes des "auxiliaires" permettant de défendre les cultures et conçoit donc l'intervention

humaine comme un réglage des interactions interspécifiques, en particulier la prédation et le parasitisme²⁸. Il ne s'agit plus d'éliminer totalement les ravageurs, mais de maintenir leur population en-dessous d'un seuil supportable. Ces stratégies peuvent poser des problèmes, comme dans le fameux cas des coccinelles asiatiques (*Harmonia axyridis*), importées massivement depuis la fin des années 1980 pour combattre les pucerons, qui s'est rapidement révélée invasive, entre en concurrence avec les coccinelles indigènes, peut se nourrir directement de leurs larves et véhicule même des microsporidies, champignons parasites mortels pour les autres coccinelles alors qu'elles en sont porteurs sains.

Plus généralement, les principes de contrôle qui ont longtemps régi le jardin sont remis en question depuis la fin du XX^e siècle à la faveur des préoccupations environnementales. Parmi les premiers à théoriser l'idée d'un jardin conduit selon des principes écologiques, le paysagiste néerlandais Louis-Guillaume Le Roy affirme en 1977 : "Mauvaises herbes et insectes doivent être considérés comme des collaborateurs²⁹."

Porte-flambeau de cette vision nouvelle, Gilles Clément, initialement formé comme ingénieur horticole, déclare abruptement : "On m'avait appris à tuer. [...] J'ai dû tout désapprendre³⁰." Soulignant la multiplicité du vivant qui anime le jardin, il invite à "accueillir les alliés du jardinier" :

"Sur le sol, cette faune s'agite frénétiquement à la recherche de sa nourriture. En dégradant la matière organique, elle la rend assimilable par les racines des plantes. De plus, les vers de terre favorisent l'aération du sol en y creusant des galeries. Quant aux taupes, en véritables gendarmes du sous-sol, elles dévorent les larves nuisibles³¹."

"Auxiliaires", "alliés³²" : ces mots conservent des connotations militaires, comme si le paradigme guerrier qui préside secrètement aux jardins n'avait pas complètement disparu. Mais désormais, le jardinage écologique ne cherche plus à combattre avec brutalité, tandis que la notion de "nuisible" apparaît de plus en plus contestée³³. L'un des emblèmes particulièrement parlants de ce changement d'attitude semble être le succès des "hôtels à insectes", achetés dans le commerce ou fabriqués artisanalement. Fournissant un abri hivernal ou un support de ponte à de multiples espèces – chrysopes, abeilles et guêpes solitaires, etc. –, ils prennent souvent la forme d'une maison avec une toiture à deux pans. C'est donc un habitat artificiel à l'intérieur de celui constitué par le jardin.

28. Voir Pierre Jourdeuil, Pierre Grison et Alain Fraval, "La lutte biologique : un aperçu historique", *Courrier de la Cellule environnement de l'INRA*, n° 15, 1991, p. 37-60. Sur les modalités actuelles de mise en œuvre, Vincent Albouy, *Les Animaux utiles au jardin. Guide de lutte biologique* (2012), Quae, Versailles, 2017.

29. Louis-Guillaume Le Roy, "Principes écologiques qui devraient régir jardins et paysages" (1977), repris dans Jean-Pierre Le Dantec (éd.), *Jardins et paysages. Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, Larousse, Paris, 1996, p. 456.

30. Propos recueillis dans *Le Jardin en mouvement*, documentaire réalisé par Olivier Comte, 2013, a.p.r.e.s production / France Télévisions.

31. Gilles Clément, *Le Jardin planétaire. Réconcilier l'homme et la nature*, Albin Michel, Paris, 1999, p. 98.

Sur l'importance des lombrics, voir le beau livre de Marcel B. Bouché, *Des vers de terre et des hommes. Découvrir nos écosystèmes fonctionnant à l'énergie solaire*, Actes Sud, Arles, 2014.

32. On parle de même en anglais de "garden allies".

33. Voir *Sales bêtes ! Mauvaises herbes ! "Nuisibles", une notion en débat*, colloque organisé par l'Association pour l'histoire de la protection de la nature et de l'environnement, Paris-La Défense, 31 janvier-1^{er} février 2017, résumés en ligne sur <http://calenda.org/381417>.



Versailles, Potager du roi, hôtel à insectes.

34. Voir Piet Oudolf et Noel Kingsbury, *Jardins d'avenir. Les plantations dans le temps et dans l'espace* (2005), trad. Erika Lais, Éditions du Rouergue, Rodez, 2006, p. 35 sq.

35. Voir à ce sujet Jean Garbaye, *La Symbiose mycorhizienne. Une association entre les plantes et les champignons*, Quae, Versailles, 2013 ; J. André Fortin, Christian Plenchette et Yves Piché, *Les Mycorhizes. L'essor de la nouvelle révolution verte* (2008), Quae, Versailles, 2015 ; Marc-André Selosse, *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*, postf. Francis Hallé, Actes Sud, Arles, 2017.

36. Entretien du 18 juillet 2017.

37. Depuis le 1^{er} janvier 2017, la loi interdit en France l'usage de produits phytosanitaires dans les espaces publics et les distributeurs n'ont plus le droit de les proposer en libre accès aux jardiniers amateurs.

De même, l'approche de la flore a beaucoup évolué, comme on l'a vu à propos des mauvaises herbes. L'étude des communautés végétales, la phytosociologie, inspire certaines démarches créatrices qui cherchent à composer les jardins en tenant compte de la compétition entre les plantes, par exemple chez le paysagiste et pépiniériste néerlandais Piet Oudolf³⁴. Une autre forme d'interaction biologique, la symbiose, se voit mise à profit dans le cas de la mycorhization, consistant à apporter des souches de champignons polyvalentes qui vont s'associer aux racines et se pratiquant au moment de la plantation³⁵.

EXPÉRIENCES CONCRÈTES

Pour conclure sur un ton plus libre, comment les jardiniers, amateurs ou professionnels, considèrent-ils aujourd'hui les habitants de leurs lieux et agissent-ils à leur égard ? J'ai interrogé à ce sujet deux amis qui m'ont parlé de leurs expériences concrètes. Pour Zahia Rahmani, historienne de l'art et écrivaine qui s'occupe de son jardin à Heilles dans l'Oise, en lisière de forêt, "il faut toujours travailler à l'équilibre pour tenter une harmonie". Deux mauvaises herbes sont à contrôler, la chélidoine et la renouée du Japon, qui prolifère si on la laisse se développer. Elle ne parle pas de "guerre" mais d'"exercice" qui doit constamment être mené pour que cette dernière ne devienne pas dominante. À ses yeux, le jardin "c'est un tout, les choses viennent et elles sont ce qu'elles sont en fonction de cet environnement", et c'est aussi "du temps pris sur le temps" au mépris d'un monde hyperconnecté. Les fleurs réjouissent les yeux, mais nourrissent aussi les abeilles. "Le grand bonheur, ce sont les papillons". Dans ce petit univers, la chatte Lili empêche l'installation de rongeurs dans la maison, mais tente constamment d'attraper des oiseaux, ce qui désespère Zahia et conduit à des drames insupportables, "le souvenir d'un merle qui hurle à la mort devant la perte de son enfant... Les oiseaux, c'est sublime. Au moment de la migration et de la nidification en mars-avril, l'espace se remplit de mésanges et de bergeronnettes, rossignols, bouviers, de rares chardonnerets élégants et rouges-queues puis viennent les hirondelles et l'on se dit que c'est aussi pour cela que l'on fait un jardin³⁶." Difficile choix des vies à contenir ou même sacrifier pour que d'autres s'épanouissent.

Quant à Olivier Ricomini, qui exerce aux jardins de Saint-André à Villeneuve-lès-Avignon gérés en "zéro phyto"³⁷, il ne parle pas de "mauvaises herbes" mais



Hummelo (Pays-Bas, Gueldre), jardin personnel d'Anja et Piet Oudolf, commencé en 1982.

d'"herbes indésirables", les ôtant dans la partie basse, qui correspond au jardin italien, et laissant dans la partie haute, le jardin méditerranéen, se développer des plantes spontanées locales, "la flore endémique et les herbes folles" – molènes, vipérines. Les merles et les chats sont ses compagnons de jardinage. Il refuse le concept de "propreté", qui implique d'éliminer la vie. Si les vieilles générations attendent encore "un jardin impeccable où rien ne dépasse", les plus jeunes se montrent plutôt indifférentes aux adventices. Nous héritons d'une pratique du jardin qui a longtemps consisté à faire la guerre. "Je ne pars pas en bataille tous les matins", si ce n'est peut-être contre les éléments : un climat rude, très chaud et sec en été, froid en hiver. "L'apaisement au jardin vient de l'humilité qui consiste à accepter les données terrestres sur lesquelles il est implanté et à s'y adapter³⁸." Et il avoue avoir été marqué par les leçons de Pascal Cribier : "Jardiner, c'est considérer à la fois le temps des météores, celui du vivant et celui de l'homme. C'est s'évertuer à pacifier la coexistence des plantes³⁹."

Ces témoignages illustrent le fait qu'aujourd'hui la cohabitation du jardinier avec les êtres vivants trouve des modalités plus pacifiques, dans le souci de mieux préserver les équilibres d'un monde commun qui n'est plus seulement l'enclos du jardin, mais la biosphère tout entière. D'autant qu'aujourd'hui, la gestion des espaces jardinés se réinvente au pluriel, dans le cas des jardins partagés⁴⁰ ou des pieds d'arbres plantés en milieu urbain⁴¹, lieux où s'exprime la capacité collective à prendre soin tant du vivant que les uns des autres.

38. Entretien du 24 juillet 2017.

39. Pascal Cribier, "Avant-propos", *op. cit.*, p. 8.

40. Voir Laurence Baudelet, Frédérique Basset et Alice Le Roy, *Jardins partagés. Utopie, écologie, conseils pratiques*, Terre vivante, Mens, 2008.

41. Voir à ce sujet Lionel Maurel, "La végétalisation des villes et la tragi-comédie des communs", *Vacarme*, n° 81, 2017/4, p. 46-52. Je remercie Jean-Marc Besse, Philippe Mangeot, Monique Mosser, Zahia Rahmani et Olivier Ricomini de leur aide amicale.